

Perspectives chinoises au cœur des mutations scientifiques et numériques

SÉVERINE ARSÈNE

Nous publions aujourd'hui un « varia », au lieu d'un numéro spécial thématique. En effet nous avons souhaité consacrer un peu plus de temps à l'aboutissement des prochains dossiers, afin de ne pas précipiter notre processus d'évaluation et d'édition. Cela reste, et restera sans doute, une situation exceptionnelle. *Perspectives chinoises* trouve sa spécificité depuis dix ans dans la publication de dossiers qui répondent de manière originale et diversifiée aux grands enjeux contemporains qui concernent la Chine. Elle est la seule revue de sciences sociales consacrée à la Chine à proposer systématiquement ce format, et nous en recevons toujours des échos très positifs. La revue continue donc d'encourager les chercheurs du monde entier à lui proposer des projets de dossiers qui viendront nourrir ce traitement riche et multidisciplinaire des évolutions politiques, économiques, sociales et culturelles de la Chine contemporaine.

Vingt ans après la rétrocession de Hong Kong à la Chine, nous avons souhaité mettre en valeur dans ce « varia » des articles portant sur la relation entre Hong Kong et la République populaire de Chine. Mais ce numéro reflète aussi la diversité des thématiques (sociologie électorale, économie politique des médias, politique industrielle, sociologie de l'engagement public, mobilisations) et des zones géographiques (République populaire de Chine, Hong Kong, Taiwan) couvertes par la revue. Le champ thématique est en réalité plus vaste encore. Nous avons, ces dernières années, publié sur la littérature, les relations internationales, les médias, la santé, l'innovation technologique, l'environnement, l'urbanisme, entre autres sujets qui montrent l'extraordinaire diversité des recherches sur la Chine, et qui permettent de saisir sous des angles originaux les enjeux complexes auxquels font face ces sociétés aujourd'hui.

Le choix, mûrement réfléchi, de nous donner le temps nécessaire pour la maturation des dossiers reflète également le niveau de rigueur dont la revue peut se prévaloir. Travaillant de manière collégiale, le comité de rédaction étudie les projets de dossiers très en amont et s'appuie sur au moins trois lectures de chaque article, dont deux experts extérieurs. Elle est destinée à donner les meilleures chances à tout article d'être lu de manière bienveillante et constructive, en garantissant néanmoins la plus grande attention à la qualité finale. Nous sommes fiers de pouvoir affirmer que la qualité scientifique des articles – la clarté dans la présentation des idées, la rigueur de la démarche de recherche, la transparence sur les sources utilisées, l'engagement avec les travaux existants par exemple – est le seul critère qui compte dans la décision d'acceptation des articles.

Ces quatre années passées à évaluer des articles m'ont appris que ces décisions ne coulent pas de source. Le travail du comité de rédaction consiste souvent à établir une forme d'harmonisation entre des perceptions assez

hétérogènes de ce qu'est, au fond, un bon article. Quelle importance donner à la structuration de l'article ? À la revue de littérature ? Comment évaluer la constitution d'un corpus ? L'originalité des conclusions ? Des questions que chacun peut tenir comme évidentes au sein de son champ ne le sont plus tout à fait dans la confrontation entre des disciplines aussi variées que la science politique, l'anthropologie, l'économie, la littérature, la géographie, les relations internationales ou la sociologie. C'est le pari difficile et passionnant que relève l'équipe de *Perspectives chinoises*, de trouver une juste voie entre ces différentes perceptions, pour un résultat sans jargon, lisible au-delà des frontières disciplinaires, mais très exigeant sur le plan de l'originalité et de la rigueur académique.

Le résultat de ce travail est clairement encourageant. En effet, *Perspectives chinoises* vient d'intégrer un index prometteur, le Emerging Sources Citation Index. Cet index est construit par l'organisme Web Of Science comme une antichambre du célèbre Social Sciences Citation Index, lequel est devenu une référence centrale à l'échelle mondiale pour mesurer « l'impact » scientifique d'une revue académique. Après l'inclusion de la revue dans l'index concurrent Scopus en 2015, voilà donc une forme de reconnaissance importante dans le champ académique. Nous sommes également très heureux de constater une très forte croissance des chiffres de consultation de la revue en ligne et des soumissions d'articles par des chercheurs du monde entier. C'est un résultat très positif, dont il faut aussi féliciter les équipes passées, qui y ont œuvré de longue date.

En faisant ce bilan, on mesure combien la revue s'est transformée depuis la création du *Bulletin de Sinologie* en 1979, puis de *Perspectives chinoises* en 1992 (1995 en anglais). Publiant d'abord des extraits de la presse chinoise, puis des articles éclairant l'actualité politique et sociale chinoise, le rythme de publication du bulletin, devenu revue, est passé de mensuel à bimestriel puis, en 2007, trimestriel. Progressivement, les articles se sont allongés, les contributeurs sont devenus plus nombreux et internationaux, et le processus de publication a intégré l'évaluation en double-aveugle qui caractérise la plupart des revues scientifiques aujourd'hui. Le lectorat s'est également transformé au fil des années. La revue a longtemps touché un public assez varié parmi les amateurs de la Chine, universitaires, diplomates, journalistes, entreprises, organisations non gouvernementales. Plus récemment, la revue a pris un tournant plus scientifique, avec des articles plus longs et un appareil critique plus lourd. Ainsi, les progrès de la revue en termes d'apport scientifique se sont-ils faits au prix d'une mutation du lectorat, vers une audience plus internationale et spécialisée, et donc malheureusement au détriment du travail de diffusion auprès du grand public.

Pour le meilleur et pour le pire, cette évolution reflète les transformations du champ scientifique et professionnel, qui touchent les sciences sociales en France comme partout dans le monde, et particulièrement à Hong Kong où nous produisons la revue. Il y a une incitation collective, valable à l'échelle mondiale, pour produire des formats scientifiques de plus en plus codifiés et uniformisés. En effet, les chercheurs, les centres de recherche, les universités, sont tous évalués et financés selon des critères qui tiennent de manière prépondérante à la quantité et à « l'impact » de leurs publications, lequel est mesuré principalement sur la base du nombre de citations de leurs articles dans d'autres revues académiques. Cela reflète en partie l'influence d'un certain modèle managérial d'abord répandu dans les sciences exactes, privilégiant l'usage d'indicateurs quantitatifs étroits par rapport à une vision plus holistique de l'activité scientifique. Cette tendance s'est généralisée alors même que le taux de citation n'est pas corrélé à la qualité des publications (Brembs, Button et Munafò 2013 ; Vanclay 2012), et qu'il peut être manipulé par les revues au moyen de stratégies marketing, difficilement compatibles avec l'impartialité scientifique (Chew, Villanueva et Van Der Weyden 2007).

Le principe de l'évaluation en double-aveugle qui prévaut dans les revues a de nombreuses vertus, notamment en permettant une validation collective des résultats de recherche et en évitant la duplication de travaux similaires. Mais le « fétichisme » (Willmott 2011) des classements de revues dans l'évaluation de la recherche comporte de nombreux effets pervers qui sont déjà bien connus (Colquhoun 2014 ; Seglen 1997 ; Gruber 2014). Cela tend à nuire au pluralisme, en hiérarchisant les publications et en canalisant massivement les contributions vers celles (principalement anglophones) qui sont les plus citées. Ces publications se voient ainsi conférer un pouvoir considérable en tant que « gatekeepers », tandis que les auteurs les plus réputés sont littéralement courtisés par les revues dans l'espoir de profiter de leur visibilité. Cela détourne aussi les chercheurs de toutes les autres tâches essentielles à la diffusion des connaissances, pour lesquelles ils n'ont plus de temps, trop accaparés par des objectifs de publication toujours plus élevés (et par la recherche de financements extérieurs) (Lawrence 2007). L'enseignement, le travail éditorial ou l'écriture d'ouvrages ou d'articles grand public ne sont pratiquement pas valorisés dans les carrières professionnelles des chercheurs. Dans les cas les plus graves, cette pression à la publication peut même constituer une incitation à la fraude (lorsque des primes ou des diplômes sont conditionnés à une publication dans des revues prestigieuses). En somme, la « folie du facteur d'impact » peut être considérée comme une « tragédie des communs », au sens où les mécanismes combinés de la bureaucratie et des intérêts de court terme des différents acteurs – chercheurs, évaluateurs, revues, nuisent à la production d'une recherche qui soit vraiment d'intérêt général (Casadevall et Fang 2014). Ils rendent difficile une production de savoirs critiques en sciences sociales, qui puissent véritablement éclairer les processus sociaux, culturels et politiques à l'œuvre dans le monde contemporain.

Perspectives chinoises n'échappe pas à ces contradictions. Elle a l'ambition de produire de la connaissance fiable et rigoureuse, et d'attirer des auteurs talentueux pour éclairer la Chine de manière toujours plus pertinente et originale. Elle ne peut donc s'affranchir des critères d'évaluation propres à son champ, malgré leurs limites, puisque ses contributeurs, auteurs, évaluateurs et lecteurs, sont eux-mêmes pris dans ce type de logiques bureaucratiques. Mais plutôt que de miser exclusivement sur l'augmentation de son taux de citation, la revue a plutôt parié ces dernières années sur une stratégie de long terme, consistant à préserver ses spécificités et son intégrité éditoriale

avant tout. Ainsi, elle constitue une alternative intéressante pour des chercheurs abordant la Chine avec des méthodes qualitatives, parfois moins bien reconnues par d'autres revues. Publiée en anglais et en français, elle donne une visibilité internationale aux auteurs francophones. Elle permet aussi d'intégrer des illustrations de bonne qualité, et même de publier des documents originaux, comme la série de photographies historiques prises par David Zweig lors des mouvements politiques de 1975-1976 (numéro 2016/1). Surtout, l'accent mis sur les dossiers thématiques constitue une valeur ajoutée à laquelle nous sommes très attachés : cela permet de croiser les approches disciplinaires autour d'un même phénomène et de souligner les variations locales, pour une mise en perspective plus complète et distanciée.

Par ailleurs, cette évolution de la revue vers un style très scientifique correspond aussi aux mutations des médias en général au cours des dix ou vingt dernières années. Avec le bouleversement apporté par le numérique, la réactivité immédiate est devenue moins essentielle, car d'excellents sites internet proposent des analyses en formats courts, publiés rapidement, accessibles gratuitement et lisibles sur tous supports. Il existe une profusion de blogs de grande qualité couvrant les évolutions du régime chinois, tenus par des journalistes ou des universitaires entre autres. Ces formats répondent parfaitement à la forte demande sociale pour la vulgarisation scientifique. Cette transformation a sans doute contribué au recentrage progressif de *Perspectives chinoises* sur ce qui fait le cœur de sa valeur ajoutée, les articles de recherche longs et fortement référencés. Cela dit, la rubrique « actualités », qui est également accessible gratuitement sur notre site internet, rencontre toujours un grand succès, ce qui devrait déclencher, dans l'avenir, une réflexion sur la manière de mieux mettre en valeur ce type de contenus sur notre site internet.

Au-delà de cette articulation entre la version imprimée et le site internet, la question centrale qui se posera dans l'avenir est celle du positionnement de la revue face au tournant numérique. Clairement, les usages des articles académiques se sont transformés et la majorité des chercheurs téléchargent aujourd'hui des articles à l'unité via des portails numériques. La revue a d'ores et déjà pris acte de cette réalité et adapté sa diffusion. Elle a réduit sa barrière mobile à une seule année, et deux plateformes françaises la diffusent gratuitement au-delà de la première année de publication (Persée et Revues.org), ainsi que JSTOR. La première année payante est accessible via plusieurs bouquets (EBSCO, Proquest, InfoRMIT). Cependant la tarification de ces bouquets fait polémique, pour le poids financier que cela fait peser sur les bibliothèques et pour la dépendance croissante des revues vis-à-vis de cet « oligopole », lequel, paradoxalement, s'est développé à la faveur du numérique (Larivière, Haustein et Mongeon 2015). En rénovant son propre site Internet en 2014, la revue a donc fait le choix de conserver un moyen de diffusion indépendant.

L'impact de la numérisation des pratiques de recherche se traduit aussi dans le formatage même des articles. Nous avons en effet choisi d'adopter une norme de présentation des références plus standardisée, en format dit « Chicago (auteur date) », qui est inaugurée dans ce numéro. Ce format réduira le travail de mise en forme et facilitera le référencement automatisé dans les différentes bases d'indexation, une dimension indispensable à la visibilité des articles (pour un point de vue littéraire sur ce sujet, voir Perc 2007).

Pourquoi, dans ce contexte, ne pas avoir franchi le pas du tout numérique, voire celui de l'accès ouvert, qui permettrait assurément une visibilité décuplée et irait dans le sens d'une plus grande démocratisation des savoirs ?

En fait, les choix éditoriaux décrits ci-dessus demandent des ressources importantes, depuis le formatage des articles jusqu'à la mise en page, en passant par la traduction et la gestion de l'iconographie. Les revenus tirés des téléchargements, toutes sources comprises, ne permettraient pas de couvrir à eux seuls les frais de production de la revue, et la commercialisation d'une revue papier reste donc essentielle. La sous-estimation des coûts de production des revues académiques est un phénomène chronique (Contat et Gremillet 2015 ; Van Noorden 2013). Elle se traduit notamment dans la conception des plateformes de publication disponibles sur le marché, qui n'offrent, en termes d'édition, que des options relativement simples. Par exemple les illustrations restent souvent en faible résolution, et la mise en page automatisée n'offre que peu de choix. Cela est sans doute déjà très honorable, particulièrement lorsqu'il s'agit de plateformes disponibles gratuitement, mais cela ne répond pas au cahier des charges de *Perspectives chinoises* aujourd'hui. Nous sommes attachés à l'effort de présentation, de relecture, d'iconographie, à la variété des contenus et à l'accessibilité du langage (malgré tout), en français comme en anglais. Ces éléments sont sans doute la meilleure partie de l'héritage historique de *Perspectives chinoises* et nous revendiquons la nécessité d'y consacrer un financement substantiel (d'autres revues passées à l'accès ouvert, ne disent pas autre chose, voir Comité de rédaction de *Tracés* 2017 ; Demazière 2017).

Cette réflexion est sans doute vouée à se poursuivre, particulièrement à mesure que les progrès techniques et le paysage éditorial se modifient et ouvrent de nouvelles possibilités. Il y aura là un immense potentiel d'innovation dans l'avenir, pour offrir aux lecteurs des contenus toujours plus riches et diversifiés, et adaptés à leurs besoins. Avec le comité de rédaction, ce sera à la nouvelle rédactrice en chef, Judith Audin, que reviendra ce défi, puisque je m'apprête à quitter le CEFC après quatre années extrêmement enrichissantes, où j'ai pu profiter d'un point d'observation unique sur les sciences sociales et sur la Chine. La revue est donc entre de bonnes mains et promet d'ores et déjà des numéros passionnants pour la fin de 2017 et 2018.

■ Séverine Arsène est chercheure au CEFC et rédactrice en chef de *Perspectives chinoises* (sarsene@cefc.com.hk).

RÉFÉRENCES

- BREMBS, Björn, Katherine BUTTON et Marcus MUNAFO. 2013. « Deep Impact: Unintended Consequences of Journal Rank ». *Frontiers in Human Neuroscience* 7 (juin). doi:10.3389/fnhum.2013.00291.
- CASADEVALL, Arturo, et Ferric C. FANG. 2014. « Causes for the Persistence of Impact Factor Mania ». *MBio* 5 (2) : e00064-14. doi:10.1128/mBio.00064-14.
- CHEW, Mabel, Elmer V. VILLANUEVA et Martin B. VAN DER WEYDEN. 2007. « Life and Times of the Impact Factor: Retrospective Analysis of Trends for Seven Medical Journals (1994-2005) and Their Editors' Views ». *Journal of the Royal Society of Medicine* 100 (3) : 142-50. doi:10.1177/014107680710000313.
- COLQUHOUN, David. 2014. « Should Metrics Be Used to Assess Research Performance? A Submission to HEFCE ». *DC's Improbable Science* (18 juin). <http://www.dcsience.net/2014/06/18/should-metrics-be-used-to-assess-research-performance-a-submission-to-hefce/> (consulté le 6 juin 2017).
- Comité de rédaction de *Tracés*. 2017. « *Tracés* passe à l'Open Access! ». *Tracés* (30 mai). <http://traces.hypotheses.org/1938> (consulté le 6 juin 2017).
- CONTAT, Odile, et Anne-Solweig GREMILLET. 2015. « Publier : à quel prix? Étude sur la structuration des coûts de publication pour les revues françaises en SHS ». *Revue française des sciences de l'information et de la communication* 7 (juillet). doi:10.4000/rfsic.1716.
- DEMAZIÈRE, Didier. 2017. « Dans les coulisses de *Sociologie du travail* ». *Sociologie du travail* 59 (1). doi:10.4000/sdt.502.
- GRUBER, Thorsten. 2014. « Academic Sell-out: How an Obsession with Metrics and Rankings is Damaging Academia ». *Journal of Marketing for Higher Education* 24 (2) : 165-77. doi:10.1080/08841241.2014.970248.
- LARIVIERE, Vincent, Stefanie HAUSTEIN et Philippe MONGEON. 2015. « The Oligopoly of Academic Publishers in the Digital Era ». *PLOS ONE* 10 (6) : e0127502. doi:10.1371/journal.pone.0127502.
- LAWRENCE, Peter A. 2007. « The Mismeasurement of Science ». *Current Biology* 17 (15) : R583-85. doi:10.1016/j.cub.2007.06.014.
- PÉREC, Georges. 2007 [1991]. « Experimental Demonstration of the Tomatopic Organization in the Soprano (Cantatrix Sopranica L.) ». In *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques*. Paris : Éd. du Seuil. <http://www.fast.u-psud.fr/~moisy/misc/cantatrix.pdf> (consulté le 6 juin 2017).
- SEGLÉN, Per O. 1997. « Why the Impact Factor of Journals Should Not Be Used for Evaluating Research ». *BMJ* 314 (7079) : 497. doi:10.1136/bmj.314.7079.497.
- VAN NOORDEN, Richard. 2013. « Open Access: The True Cost of Science Publishing ». *Nature News* 495 (7442) : 426. doi:10.1038/495426a.
- VANCLAY, Jerome K. 2012. « Impact Factor: Outdated Artefact or Stepping-stone to Journal Certification? ». *Scientometrics* 92 (2) : 211-38.
- WILLMOTT, Hugh. 2011. « Journal List Fetishism and the Perversion of Scholarship: Reactivity and the ABS List ». *Organization* 18 (4) : 429-42. doi:10.1177/1350508411403532.